

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 25 (1922-1923)

Artikel: La littérature allemande en France
Autor: Bertaux, Félix
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749940>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sein Herz wird Stein! Es ist, als widerriefe
Die Erde neidisch ihren Muttersegen
Und zöge, was sich frei vermocht' zu regen,
Hinab in ihre grundlos schwere Tiefe.

MEERESHARFE

Sturm, Sturm, donnernder Lobgesang
Auf der weltweiten Harfe der Küste!
Wenn ich dein Lied wüsste,
Deine Griffe
den silbernen Saiten der Riffe entlang!

Sturm, Sturm, jauchzender Überschwang!
Uralter Sänger Meer, dir will ich mich neigen.
Lehr mich Demut, lehr mich lauschen.
Lehr mich schweigen;
Lehr mich des schwächtigen Ichs mächtigen Untergang.
Vielleicht, dann, einmal, eine Stunde lang
Darf es in mir jubelnd aufrauschen;
Eine Stunde lang bin ich Widerklang deiner Weltweise,
Bin ich dein Sohn, bin ich Meer, bin Sturm, bin Gesang,
Dass ich mit dir den Herrn der Herrlichkeit preise.



LA LITTÉRATURE ALLEMANDE EN FRANCE

Une histoire des idées en France, si on l'écrivait en tenant compte des échanges avec l'étranger, révélerait l'importance et la vraie signification de courants qui sont moins nationaux qu'on n'aime à se le persuader, qui dérivent d'un grand courant de pensée européenne, encore souterrain et mal reconnu. Les échanges de cette nature n'ont jamais cessé au cours des siècles et il est curieux de constater que dans un pays que l'on dit volontiers fermé par une muraille de Chine, le travail d'endosmose l'a parfois emporté sur celui d'exosmose. Au XIX^e siècle, encore que l'influence française ait continué de s'exercer sur l'Allemagne — et après 1870 avec une vigueur renouvelée-

l'influence allemande sur la France semble avoir été plus grande encore. L'infiltration germanique, à de certains moments, a pris un caractère torrentiel.¹⁾ Elle est venue des poètes, des philosophes. Kant, Goethe, Schiller, Hegel, Heine, Nietzsche, ont nourri de leur substance une communauté spirituelle qui les tenait à peine encore pour étrangers. Elle est venue aussi des musiciens, de Bach, de Beethoven, de Wagner. Et il faut dire que même dans les manifestations les plus purement intellectuelles de son activité, c'étaient encore des révélations d'ordre musical que l'Allemagne apportait aux Français. Dans le monde du fini, du défini, elle défaisait les contours, elle introduisait de l'infini, de l'indéfini. Par le contact avec elle notre être national, harmonieusement, mais non définitivement composé, participait du devenir illimité, se recomposait avec de nouvelles promesses. Il échappait à la cristallisation. Une civilisation solide, mais que sa solidité même menaçait d'arrêt, reprenait de la fluidité. Des éléments en train de se pétrifier se trouvaient à nouveau dissous, rentraient dans la circulation universelle. Le mouvement déplaçait les lignes d'une image du monde qui ainsi allait, grâce à l'Allemagne, s'élargissant — grâce à la France s'approfondissant et se redessinant. On dénaturerait le rôle d'un Taine ou d'un Renan, on comprendrait mal l'évolution de notre lyrisme dont l'Art poétique de Verlaine, après celui de Boileau, représente un si curieux moment, et celle de notre philosophie aboutissant provisoirement au bergsonisme, si l'on ne tenait compte de cette interprétation du solide et du fluide, de l'esprit latin et de l'esprit germanique.

Je sais bien que ces constatations-là, auxquelles eux-mêmes ne peuvent se dérober, excitent la hargne de quelques avocats de l'intégrité française. Pour eux c'en est trop déjà que Rousseau ait été citoyen de Genève. Pourtant le monde jalousement circonscrit de leurs idées n'est pas la France intégrale. Et que celle-ci accueille, recherche les apports du dehors, n'est point pour lui ôter son caractère, ne la détourne point de sa tradition — au contraire. Notre pays ne fut jamais un vase clos où se

¹⁾ L. Reynaud dans *l'Influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle* (Librairie Hachette 1922), brosse de cette influence un tableau assez détaillé et fidèle, encore qu'il soit par endroits teinté d'un peu vive polémique, reste de l'esprit de guerre.

serait entretenue par génération spontanée une civilisation à nulle autre pareille, mais bien plutôt une sorte de jardin où les végétations de zones lointaines seraient au cours des siècles venues s'acclimater. De l'antiquité classique, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, des Allemagnes, de Russie et de Norvège, du Nord et du Midi, mille plantes que n'avait pas engendrées notre terre sont successivement venues y prendre racine. Certes une sélection rigoureuse s'opère toujours à l'entrée. Mais le goût français si prompt à dire non, finit par accueillir même les productions de zones extrêmes. Il faut seulement des intermédiaires assez aventureux pour les aller découvrir, assez bons juges pour n'introduire que les espèces qui doivent s'épanouir sous un ciel tempéré et devenir bien commun de tous les hommes. Le reste est affaire des ouvriers ordinaires, de ces tenants de la commune culture qui plient à des lois strictes la plante immodérée proposée à leurs soins, l'amènent par la taille à des mesures raisonnables, ou bien encore se servent tout simplement du sauvageon pour y greffer la rose délicate qui réclame de bonne grosse sève. Ainsi le jardin à la française, qui n'est pas toujours aussi étroit que ceux de Bagatelle ou de Versailles, se prête à des expériences renouvelées. Absorber des éléments d'humanité encore hétérogènes et les fondre, leur donner qualité humaine vraiment et universelle, n'est-ce pas un rôle d'artiste créateur auquel un peuple — et le français plus que tout autre — doit tenir?

Il semble à vrai dire que la guerre ait affaibli en chacun la volonté de comprendre ce qui n'est pas soi, et que le trouble jeté dans les plus claires intelligences ne se dissipe point aisément. Mais si les arbres nous cachent la forêt, si les événements passés continuent d'emplir la mémoire de gestes hostiles, de provoquer des réflexes défensifs, ils n'en sont pas moins chargés d'une autre signification qui commence à percer, que l'avenir dégagera lentement; la plus grande des guerres fut aussi la plus grande des révolutions; des mondes différents en s'affrontant se confrontaient aussi, et de leur confrontation, des valeurs nouvelles lentement se dégagent, qui seront leur œuvre commune. Sans la guerre un livre comme celui de Jacques Rivière sur *l'Allemand* n'eût pas été écrit, et qui ne voit en ce cas parti-

culier combien même une si cruelle façon de s'approcher permet d'espairs?

D'ailleurs, du côté français une impulsion était donnée dont les effets paraissent dans certains domaines avec un relief curieux. C'est ainsi qu'au moment où l'on voit en Allemagne se multiplier les « essais » à la française, où un Gundolf, un Bertram touchent à Goethe, à Stefan George, à Nietzsche, avec des doigts légers d'artistes, chez nous Charles Andler, non moins artiste, mais plus soucieux de *Gründlichkeit*, dans les six volumes de son *Nietzsche*¹⁾ offre aujourd'hui un modèle d'érudition, de méthode et de probité intellectuelle, comme autrefois il avait donné dans son *Liliencron* un modèle de critique impressionniste. Et il n'est pas le seul. Nul Allemand n'a étudié l'esthétique de Kant plus à fond que Victor Basch, nul n'a dressé à Fichte un monument comparable à l'ouvrage dont Xavier Léon vient de publier le premier volume. C'est avec Fernand Baldensperger que la littérature comparée a repris un regain d'activité. Les maîtres de la jeunesse universitaire ont depuis trente ans groupé autour d'eux une pléiade de chercheurs, et la collection des thèses françaises de doctorat offre aux Allemands eux-mêmes un incomparable ensemble de solides travaux sur leur littérature.

Tout cela, dont l'action se limite aux érudits, ne serait encore que peu de chose, si les études germaniques n'avaient jusqu'à la guerre attiré à elles une élite de jeunes gens. Grâce à des programmes d'enseignement qu'un retour aux goûts du passé a un instant menacé de mutiler, nos adolescents avaient bien appris l'allemand, et les meilleurs d'entre eux appliquaient leur connaissance de la langue, lisaient dans le texte, outre Goethe, Schiller, Heine, Gottfried Keller, Nietzsche, Hauptmann, Sudermann. On était loin du temps où les Français puisaient leur documentation sur l'Allemagne dans le livre de Madame de Staël, et un bon élève de philosophie en eût remontré à Gérard de Nerval en traduisant *Faust*. Le goût romantique du XIX^e siècle pour une Allemagne idéalisée avait fait place à un besoin précis d'information, et le

¹⁾ Edition Bossard.

réalisme du Reich dont nos compatriotes allaient avec une indulgence parfois excessive écouter la leçon sur place ne les déformait pas. Ils comparaient, jugeaient, trouvaient enrichissement et avertissement à la fois. D'avoir respiré l'atmosphère étrangère ils se retrouvaient mieux Français. C'est surtout par les contacts avec l'Allemagne que la conscience nationale a opéré le redressement d'avant-guerre.

Il faut confesser que sous l'effet de la guerre ce redressement est devenu une sorte d'attitude hiératique, dans laquelle il plairait à une minorité impérieuse de se figer. La démobilisation de l'intelligence, que cette minorité tente d'empêcher, s'opère quand même. Mais sa lenteur fait que l'opinion française retarde, qu'elle se laisse dépasser par les événements, surprendre par les nécessités. Je dis l'opinion, et non la pensée française. Celle-ci s'éveille de la torpeur avec une surprenante rapidité. Entre les extrémistes de droite, myopes qui ne regardent pas par delà les frontières, et les extrémistes de gauche, illuminés, qui ne voient pas qu'il y a encore des frontières, les esprits libres, sans vouloir dénationaliser l'intelligence, réclament à nouveau le plein exercice de cette intelligence. Un André Gide, un Paul Desjardins, un Jacques Rivière, si délicate que leur paraisse la question des rapports intellectuels entre Français et Allemands, posent cette question et ouvrent les yeux courageusement. Autour d'eux on se rend compte que, si intéressant qu'il soit de constater que de masse populaire à masse populaire il reste moins d'hostilité qu'on ne le pourrait croire, ce n'est là qu'une donnée provisoirement inopérante. Les masses, d'elles-mêmes inertes, ne font que se laisser mener, et c'est par les élites d'abord que deux nations adverses doivent recommencer de communiquer.

Mais quels moyens ont-elles ? Les revues ? A lire celles de chez nous on se rend compte que la curiosité des choses d'Allemagne — j'entends des choses de l'esprit et non du cours du mark ou des facultés de réparation — se ravive. *La Nouvelle Revue Française* a donné le signal, et encore qu'elle ne soit pas organe d'information, elle oriente ses lecteurs vers l'étude des écrivains dont l'œuvre est significative et révèle quelque chose de la psychologie de l'Allemagne actuelle. Heinrich Mann,

Thomas Mann, Fritz von Unruh, Graf Keyserling, Sternheim, Edschmid, Schickele, Otto Flake n'y sont pas des inconnus. Elle prend à ce point de vue aussi la place que laisse perdre le *Mercur*. A côté d'elle, des publications comme les *Cahiers d'Aujourd'hui*, la *Grande Revue*, sous la direction libérale de Crouzet, *Action*, *l'Esprit Nouveau*, présentent volontiers de jeunes auteurs allemands à leur public. Même la *Revue des Deux Mondes* s'accommode d'insérer une étude, à la vérité inoffensive, sur l'*Anna* de Hauptmann, et les roses *Débats* accueillent les feuilletons allemands de M. Muret... Enfin la *Revue Rhénane*, dont un critique allemand dit que son action serait excellente si elle paraissait à Paris au lieu de Coblenz, établit entre les manifestations de la vie intellectuelle des deux côtés du Rhin des parallèles intelligents; des lecteurs français, si la propagande ne destinait trop exclusivement aux régions occupées cette luxueuse revue, y trouveraient plus d'un document intéressant.

L'élan acquis autrefois, l'influence de l'Alsace, les occasions que donne l'occupation de la Rhénanie, l'attrait des voyages et des séjours à bon marché en Allemagne, font que nombre de Français se tiennent directement au courant de la production littéraire allemande, qu'ils achètent des livres et lisent. Un appétit intellectuel s'entretient, se renouvelle, se communique. Des éditeurs avisés adjoignent à leur rayon ordinaire, soit comme Payot des séries de publications sur l'étranger, soit une collection de traductions comme celle de Rieder, que dirigent Léon Bazalgette et Jean Richard Bloch.

Le malheur est que trop souvent dans cet ensemble de tentatives, tantôt les moyens matériels, tantôt les moyens intellectuels soient insuffisants. De Gottfried Keller ce n'est pas la plaquette des *Sieben Legenden* mais *Der grüne Heinrich* qu'il faudrait traduire. Sudermann, que l'on continue à lire en France comme en Allemagne, n'est pas encore remis à sa place au dernier étage de la littérature. On croit généralement avoir affaire encore à un écrivain « vivant » en parlant de Gerhart Hauptmann. Clara Viebig, Wedekind ou Schnitzler sont toujours des découvertes pour trop de traducteurs ou de critiques, et on en trouve trop peu pour s'attacher à ceux qui dureront,

à un Stefan George par exemple, ou pour démêler dans l'actualité les manifestations significatives. Continuer de remâcher les idées d'hier sur l'Allemagne que nous connaissons trop, comme incline à le faire Maurice Muret par exemple; et ne point signaler au public français les éléments de renouvellement intérieur dans l'Allemagne d'aujourd'hui, c'est délibérément manquer sa tâche.

Mais, dira-t-on, qu'offre donc à l'esprit cette Allemagne présente? Oh, je sais, pas de noms, pas de personnalités comparables à celles de son passé. Le régime actuel de l'Empire a si bien pesé sur les individus, il les a si étroitement subordonnés aux collectivités, que maintenant encore il n'y a de vie neuve que dans l'opposition libératrice, et que cette opposition ne travaille encore que coude à coude, par masses. C'est dans des groupes qui ont parfois à leur tête un inspirateur, jamais un homme de génie, qu'il faut chercher la nouveauté, ce sont des manifestes exprimant des tendances, plutôt que des œuvres achevées et de véritables réalisations, qui s'offrent à l'étude. Dans cette région intellectuelle de l'Allemagne où des têtes pensantes sont en quête de nouveaux chemins, et tentent d'éveiller l'âme, *die bessere Seele* de *Faust*, des théories s'affrontent dont il est intéressant de chercher lesquelles entraîneront tout un pays et dans quel sens; une Welt- und Lebensanschauung différente de celle d'hier s'engendre; elle s'agrège les éléments d'un monde ravagé, mais aussi labouré, ouvert aux semences par la douleur, et, si timide que soit l'effort, le monde n'y saurait rester indifférent, ni surtout la France dont l'intelligente coopération ici plus qu'ailleurs pourrait être féconde: sa puissance d'orientation aurait là beau terrain où s'exercer, à condition que l'orientation allât dans le sens de l'avenir.

Des conditions accidentelles où se trouvent et l'Allemagne et la France, conditions qui sont diverses sans doute, mais qui ont aussi quelque chose de commun, qui tiennent à un état général du monde, découlerait, si l'on voulait bien y penser, tout un programme d'action répondant pour sa part aux nécessités de la reconstruction de l'Europe, de plus que l'Europe; qu'on le fasse si modeste qu'on voudra, mais qu'on l'esquisse, ou qu'au moins on reconnaisse l'impossibilité de s'en passer.

Il ne s'agit pas de s'expliquer, d'un bord à l'autre du Rhin, sur la guerre, ses causes, ses responsabilités, et ensuite de conclure — dans ces sortes d'affaires, c'est toujours la vie qui conclut, et ici c'est de vivre qu'il s'agit avant tout. Si cruelle que soit à la délicatesse offensée du souvenir la parole de Goethe: *über die Gräber hin*, il faut l'appliquer résolument. Que pèsent la crainte de frictions, de contacts pénibles, et un besoin de garder le silence qui est digne, mais qui n'exclut pas d'autres formes de la dignité, auprès des dangers que la volonté de s'ignorer réciproquement ferait courir aux générations de demain? D'ailleurs il y a une satisfaction plus large et meilleure encore que celle de l'amour-propre ou du sentiment de la justice distributive, à constater dans les pages d'un Sternheim, d'un Unruh, d'un Heinrich Mann, pour ne citer que ceux-là, que d'eux-mêmes ils se sont livrés à l'examen de conscience que l'on attendait, que l'esprit critique, l'esprit politique, le goût de l'autonomie désormais réveillés, une réforme se dessine, la seule qui soit gage d'avenir, parce qu'elle vient de l'intérieur et qu'elle promet (pour employer des termes dont Paul Desjardins a dit si justement qu'il fallait choisir entre eux), non une destruction du pouvoir allemand, mais une conversion du vouloir allemand.

Des Français qui sont de plus en plus nombreux, comme en a témoigné l'afflux de visiteurs à *l'Union pour la Vérité* alors que l'hiver dernier on y discutait l'opportunité de ces relations intellectuelles, commencent à sentir la nécessité de sortir d'eux-mêmes, d'enquêter, en toute objectivité, par delà la frontière. Ils savent qu'il faut, non abolir, mais commander, contenir les mouvements de sensibilité. Ils se placent, momentanément et autant qu'on peut le faire, sur le plan de l'intelligence pure; leur désir est d'information. Il ne leur manque que les moyens satisfaisants. Sans faire fi des divers « bulletins » nés de la guerre, ceux-ci sont restés trop près de leur origine, il s'apparentent trop au journalisme, ils défendent parfois des intérêts trop exclusivement économiques et politiques, pour servir la cause générale et lointaine que nous envisageons. Elle réclame que l'on s'intéresse à elle de ferme propos et avec une entière liberté d'esprit.

Le mieux serait sans doute que pût se fonder une revue spéciale et cependant point trop spécialisée. La *Revue Germanique* fondée autrefois par Dollfus et Netzer fut trop aiguillée, sous l'influence de Renan, vers la philologie, et sa petite fille, la *Revue Germanique* d'aujourd'hui, n'est qu'un organe de professeurs... Outre les œuvres du passé, qui appartiennent désormais à la civilisation générale, outre le Goethe, le Hölderlin auxquels leurs compatriotes reviennent, c'est tout ce qu'il y a à la fois de national et d'humain que nous devons examiner dans la littérature allemande actuelle si nous voulons nous-mêmes agrandir notre qualité de bons Français par notre qualité d'hommes.

De tels « renseignements », qui n'auraient pas uniquement pour objet de tenir au courant, qui alimenteraient une curiosité plus vaste, devraient dans la mesure où ils importent pour l'avenir, où ils aident à le prévoir et à le préparer, être recueillis ailleurs encore que dans un périodique, même excellent. A défaut de traduire des œuvres dont il n'est qu'un tout petit nombre pour mériter d'être connues en entier, il nous faudrait des anthologies présentant les morceaux qui caractérisent les tendances renouvelées du roman, du drame et surtout du lyrisme : c'est dans ses effusions que l'on trouve les témoignages les plus sincères sur l'état d'âme des individus et des groupes.

D'autre part ne serait-il pas désirable que des études plus vivantes que les thèses, plus solides que les articles de fortune, permissent au public français de lire l'essentiel, et en même temps d'interpréter ses lectures ? Sans regretter que nous n'ayons pas une autre Madame de Staël, sans souhaiter un nouveau manuel *De l'Allemagne*, qui permettrait aux esprits paresseux de s'en reposer sur ceux qui informent et déforment, on peut concevoir l'utilité d'essais dont les auteurs examineraient à grands traits l'évolution de l'âme allemande à travers la littérature, et s'efforceraient d'orienter leurs lecteurs vers l'observation personnelle.

Enfin — ceci ne se commande ni ne se conseille, mais les événements y amènent — les contacts personnels entre gens venus de côté et d'autre et qui pensent, qui veulent enrichir leur matière à penser, seraient infiniment féconds. Il en résul-

terait, il en a déjà résulté des changements de point de vue qui permettraient de s'y mieux retrouver dans le chaos où il faut avouer que nous nous sentons encore flotter et, plus qu'une volonté d'agir directement pour ou contre (l'action immédiate sera toujours bornée), une excitation, une incitation à des conceptions de vie plus harmonieuses. Le difficile est sans doute de trouver l'occasion et le lieu de telles approches. N'oublions point pourtant qu'il est des zones géographiques et intellectuelles où elles paraissent plus naturelles. La Belgique, le Luxembourg, la Suisse, nous ont rendu autrefois, peuvent aujourd'hui encore nous rendre de grands services à cet égard. Que de têtes pensantes y ont joué le rôle d'intermédiaires, que de fois, du seul fait qu'elles se trouvaient au point où viennent se croiser les courants intellectuels, elles ont réussi à les mêler et aidé à leur diffusion — il faut s'en souvenir pour prendre confiance. Là non plus d'ailleurs il ne s'agit point d'action immédiate et à objectif limité, ni surtout de propagande — la chose et le mot ont fait trop de tort — mais simplement d'aider à devenir ce qui est déjà, de multiplier l'être par l'être, comme le firent C. F. Meyer, Gottfried Keller, Jakob Burckhardt, Carl Spitteler.

BOULOGNE s/Seine

FÉLIX BERTAUX



VIOLENCE ET RÉACTION

L'occupation de la Ruhr serait peut-être légitime, du point de vue purement juridique, en tant que sanction purement économique. Et c'est bien sous ce jour que les « légistes » officiels se sont efforcés de la présenter à cette opinion publique dont on tient beaucoup à avoir l'approbation. — Un succès rapide eût été nécessaire, qui n'aurait pas laissé le temps de réfléchir; mais à mesure que les semaines passent, on distingue mieux, sous le camouflage, l'insuffisance de la préparation, l'ignorance des conditions réelles, l'échec économique, et les vraies intentions, ... qui sont *politiques*.

Aujourd'hui, ce but politique est avoué nettement par les journaux officiels; je puis donc m'épargner le luxe et le ridicule de discuter des arguments qu'on a serinés au grand public, mais que les faits quotidiens ont déjà suffisamment réfutés. Je ne